

LA RETRAITE DES POPULATIONS GRECQUES VERS DES RÉGIONS ÉLOIGNÉES ET MONTAGNEUSES PENDANT LA DOMINATION TURQUE¹

1. En étudiant l'histoire des deux premiers siècles de l'Empire ottoman, l'on constate chez les populations grecques une tendance de fuite, soit vers des régions encore libres ou dominées par les Francs, soit vers des régions éloignées et montagneuses de l'intérieur où l'oppression des dominateurs ne se fait pas encore sentir.

Il ne nous est pas possible de fixer, d'une façon même approximative, le nombre des populations qui se déplacent ou qui émigrent. Cette tendance de fuite devient plus intense après 1400. Les bouleversements dont nous venons de parler, les nouvelles colonisations et leurs conséquences sur la composition des populations helléniques, la création de nouvelles conditions de vie, de nouvelles conceptions, voire même de nouvelles mœurs, n'ont pas encore été étudiées d'une manière systématique jusqu'à maintenant.

Aujourd'hui je ne vais traiter que le second sujet, c'est - à - dire la retraite des Grecs vers des régions éloignées et montagneuses de la péninsule hellénique², phénomène constaté aussi dans tous les pays de la péninsule balkanique sous la domination turque.

C'est pour la première fois qu'à travers la longue histoire de la Grèce l'on observe partout une tendance de fuite si vive et un déplacement collectif de populations qui prend par la suite une extension considérable.

Puisque ces déplacements durent depuis plusieurs années ou même de siècles ils prennent à la fin une grande importance, et influencent profondément l'évolution et la formation de la nation grecque. Pourtant on n'a pas encore donné toute l'attention voulue à cet événement essentiel qui éclaire de grands problèmes démographiques du nouvel hellénisme.

1. Cette conférence a été prononcée à l'Institut d'Histoire de l'Académie des Sciences Bulgare de Sofia, le 9 mai 1963.

2. Je traite le sujet plus amplement dans le tome second de l'« Histoire du Nouvel Hellénisme », qui va paraître prochainement. Chacun aura la possibilité d'y trouver les références aux sources et aux ouvrages consultés, qui ne sont pas du tout mentionnés dans la version française.

La recherche historique, relative aux déplacements qui ont lieu durant les premiers siècles, se base surtout sur les traditions orales, recueillies bien plus tard ou parvenues jusqu'à nous. A cause de cela, celui qui s'occupe de ce sujet, se voit souvent obligé de ne se baser que sur des témoignages postérieurs pour déterminer l'origine des différentes populations des villes et des villages.

Les nombreuses invasions turques qui ont lieu durant la deuxième moitié du XIV^e siècle et la première du XV^e siècle et qui sont suivies de dévastations, de pillages, de massacres et de déplacements de populations, provoquent de grandes lacunes démographiques et sont la cause de résultats économiques désastreux. Les populations se retirent du voisinage des voies des communications, car elles souffrent des vexations des troupes turques, aussi bien que des fonctionnaires qui passent par là. C'est ainsi que certains bourgs et villages de plaine, situés près des voies de communications, sont abandonnés ou désertés, tandis que d'autres qui se trouvent dans des régions éloignées ou qui viennent d'être fondés en des endroits sûrs, commencent à vivre d'une façon toute différente.

Les montagnes qui, naturellement, dirigent l'excédent de leur population vers la plaine, doivent maintenant nourrir, non seulement leurs propres populations, mais aussi celles des plaines environnantes qui s'y réfugient.

Voici comment Chesneau rapporte ses impressions, lorsqu'en 1547 il parcourut les régions qui se trouvent tout au long de la route qui mène de l'Isthme à Mégare, à Thèbes et à Chalkis : «... Il y a, dit-il, d'autres ruines de villes et châteaux par où passasmes dont je ne fais mention. Me suffira de dire que ce país est si désert que pour qui le voyt maintenant, est quasy incroyable qu'il ayt esté si fertile et si renommé comme les historiographes ont descript : de ma part, je n'en ai gueres vu de plus rude et aride, ne plein de bocages et d'espines qu'il est».

La structure physique de la péninsule hellénique, avec ses abris naturels, ses parties montagneuses et stériles, ses presqu'îles et ses îles a préservé une grande partie des populations helléniques de l'oppression écrasante des dominateurs et l'a sauvée de la dégénération physique et morale et voire même de l'anéantissement total. On comprend dès lors pourquoi bien plus tard, le moine Kosmas l'Etolien qualifie de «bénies» les hautes montagnes et félicite ceux qui habitent à leurs flancs; tandis qu'il prédit un avenir redoutable aux habitants de la plaine. Les massifs montagneux du Pinde avec tous ses contreforts qui couvrent la Grèce Occidentale; ainsi que Cholomon, Vermion, Pieria, Olympe, Chassia, Pélion, Orthrys etc., les monts de l'Achaïe et surtout de la Magne, ont été d'un secours assuré pour les populations des villages d'alentour.

Un cas caractéristique est celui de Cataphyguion (=refuge) du mont Pieria. D'après la tradition, ses habitants vivaient dans un village riche, situé

sur les rives du fleuve Aliakmon. Ce village s'appelait Podari; mais sous la pression turque, les habitants se voient obligés de se retrancher vers l'intérieur — l'on ne sait d'ailleurs pas quand — ils s'installent sur les pentes escarpées et boisées de Flambouro et sur un plateau élevé où ils ont leurs bergeries. Ils détruisent alors la grande forêt de pins et de chênes qui couvre le plateau et fondent leur nouveau village qui, durant l'hiver, est entièrement enseveli sous la neige. C'est ainsi qu'ils se libèrent de la présence des autorités turques et leur village devient le plus indépendant des villages de la région.

Au milieu du XVII^e siècle Evliya Tchélébi écrit qu'au nord du lac de Languada en Macédoine il n'y avait que quelques villages dévastés, des pans de murs de maisons en ruine, appartenant à des populations grecques, bulgares et valaques — qu'il appelle brigands — qui s'étaient réfugiées dans les montagnes à cause de l'oppression ottomane.

D'autres populations aussi, habitant les plaines de Thrace, de Macédoine et de Thessalie, se retirent vers l'intérieur où se groupent sur les massifs montagneux du voisinage parce que des Yürüks Turcs s'installent dans leurs plaines fertiles.

Ainsi selon la tradition, les Yürüks de Thessalie ont été installés là par Tourahan bey et cela parce que le nombre considérable de Chrétiens, habitant les villages autour de Larissa l'inquiète quelque peu. Les grands propriétaires de la plaine de Thessalie, ceux qui ne sont pas encore convertis à la religion musulmane, abandonnent leurs habitations ou en sont chassés par les puissants seigneurs féodaux ottomans, possesseurs de grands biens fonciers.

Larissa, qui se trouve située sur les terres des seigneurs féodaux Turcs et ayant, par contre, une grande importance stratégique, se voit dépeuplée de sa population chrétienne et envahie par les Turcs, comme l'attestent ses vingt-sept mosquées.

Un refuge sûr pour les populations de cette plaine offre la région de Tsayesi. Cette région reste isolée encore durant les dernières années de l'Empire byzantin et le conquérant tarde, vraisemblablement, à y mettre le pied. En raison de la sûreté que présente cette région, le bourg Hagia prospère entre 1600 et 1800, et se développe surtout grâce à l'industrie de la teinture de fils rouges et au tissage d'étoffes de soie et de coton, qui s'y pratique par tradition; ces étoffes sont exportés ensuite à Smyrne et à Constantinople et dans la suite, avec la collaboration et par l'intermédiaire des habitants d'Ambelakia, bourg voisin, on les fait passer en Autriche et en Allemagne. Dans la région de Tsayesi existent encore de nombreuses inscriptions, au couvent byzantin de la Vierge et de Saint Démètre, datant de la fin du X^e et du XVI^e siècles, se rapportant à des constructions et des restaurations qui témoignent —

comme on l'a constaté — d'une période de floraison nouvelle due, sans doute, à l'affluence des populations vers cette région.

Des réfugiés qui viennent d'Eubée, de Phthiotis et des deux Almyros médiévaux peuplent peut-être aussi les villages du mont Pélion où se réfugient, probablement, d'autres voisins. La plupart de ces villages, comme Saint Onouphrios, Saint Laurent etc. se développent dans le voisinage des couvents homonymes, dont quelques-uns existent encore de nos jours.

L'afflux des populations valaques sur la grande chaîne du Pinde et la formation d'autres habitats en grand nombre dans les différentes places par des familles partiarcales (tribus) qui finalement s'unissent pour former un village, constituent aussi un phénomène caractéristique. Durant la domination turque, toutes ces familles sentent la nécessité de se regrouper et de s'unir plus étroitement de façon à former un village puissant, qui leur permettra, le cas échéant d'affronter efficacement les dangers provenant soit de la part des Turcs, soit de la part des brigands. L'excédent de sa population trouve alors une issue vers d'autres massifs montagneux et bientôt vers l'Olympe. C'est ainsi que les populations valaques des villages de Neochori, de Fteri, de Milia, de Vlacholivado, de Kokkinoplos gardent la tradition, qu'elles viennent des montagnes (sûrement du Pinde) quelques centaines d'années auparavant et qu'elles ont fondé, au début, Livadi. La valeur historique de cette tradition est confirmée par la similitude constatée entre leurs noms, leur langue, leur prononciation et leurs mœurs etc. avec ceux des Valaques du Pinde (Samarine etc.).

En Épire aussi, nous constatons une retraite des populations chrétiennes, qui se fait vers des régions éloignées et abruptes, comme par exemple dès le début de l'invasion turque le déplacement de l'ancienne Parga à l'endroit où se trouve la nouvelle. Durant des dizaines d'années ces régions se trouvent en plein désordre et anarchie et les habitants en gardent le souvenir. C'est ainsi que les habitants de différentes régions de l'Épire peuplent de petits villages, serrés les uns contre les autres, et perchés dans des régions montagneuses et stériles. On peut constater ce phénomène, par exemple, pour les villages qui se trouvent autour de Tsamanda.

De nombreuses péninsules montagneuses, petites ou grandes, du littoral hellénique, se trouvant loin des voies de communications constituent eux aussi d'excellents refuges naturels pour les populations opprimées. La Chalcidique, en Macédoine, en est un exemple frappant, étant donné qu'elle est isolée, en grande partie, du massif montagneux et boisé de Cholomon. Faisant la description de cette région, le voyageur Cousinéry dit, qu'à l'époque des conquêtes, les forêts servirent de refuge aux habitants, bien plus que les petits châteaux, dispersés çà et là; et ces mêmes forêts arrêtent, une fois de plus,

l'émigration et la dispersion des habitants et ainsi restent sauvés leur religion, leur langue et leur nationalité.

Cette région montagneuse aboutit à d'autres refuges encore plus sûrs, c'est - à - dire aux trois péninsules, celles de Cassandre, de Sithonie et du Mont Athos. Ces péninsules, surtout les deux premières, servent de refuge aux populations apeurées par des invasions ennemies. En 1821 les deux péninsules de Cassandre et du Mont Athos reçoivent pour la dernière fois des milliers de réfugiés Grecs. Alors aussi pour la première fois, peut - être, des troupes ennemies s'emparent de Cassandre comme le veut la chanson populaire :

*Personne ne mit le pied dans la région renommée de Cassandre.
Seul Lopout y mit le pied, seul Lopout la conquît.*

Il existe d'autres péninsules qui jouent le même rôle, comme celle de Magne, protégée par le massif du Taygète et qui sert de refuge aux populations persécutées.

Chasteaurenault qui avait visité Magne en 1619 comme délégué du roi Louis XIII nous dit d'une façon caractéristique ce qu'il a observé. « . . . Cette région, dit - il, peut être comparée à une grande ville située contre toute attente et limitée d'une part par la mer, vers laquelle mènent seulement quelques rues étroites conduisant de Calamata à Passava, les deux extrémités de Magne. Cette région compte à peu près 700 bourgs et villages et de nombreux monastères. . . ». Bien que le nombre de bourgs et de villages soit excessif, c'est un fait que la région est très peuplée à l'intérieur. Après 1460, de nombreuses familles — nobles ou non — venant du Mistra, capitale du despotat de Morée, ainsi que des villes du voisinage se réfugient, d'après la tradition, au flanc oriental et occidental du mont Taygète et y fondent d'autres habitats nouveaux.

Eubée constitue aussi une sorte de péninsule isolée, mais elle n'offre pas, par contre, la sécurité des régions déjà mentionnées. Pourtant on constate, là aussi, un repli de populations vers des régions montagneuses; là-haut ces populations sont obligées de mener la vie de pasteurs mais elles conservent ainsi leur liberté, la pureté de leur langue et les traits caractéristiques du visage grec.

Il faut nous occuper particulièrement de la Grèce Continentale de l'Ouest et surtout de l'Acarnanie, d'Agrapha et de l'Aspropotamos. Les places montagneuses et sauvages de Valtos et de Xéroméro dans l'Acarnanie, constituent un refuge assuré pour les populations helléniques n'ayant pas émigré dans les îles Ioniennes, situées en face d'eux, c'est - à - dire à Lefkas et à Céphalonie. L'archéologue français L. Heuzey dans son ouvrage « Le mont Olympe et l'Acarnanie », publié en 1860, nous donne des informations très intéressantes du point de vue de la géographie humaine.

Les villages pauvres de Valtos, nous dit-il, sont enfouis et cachés dans des forêts touffues, en des lieux d'accès difficile où l'on ne peut arriver que par des sentiers secrets et dangereux. Ils sont formés de huttes situées à une grande distance l'une de l'autre et si bien entrelacées dans la forêt qu'on pourrait passer à côté d'elles, sans s'en rendre compte. Ce n'est que le chant du coq et la fumée montant parmi le feuillage des arbres, qui témoigne de la présence humaine.

Au fond de ces forêts l'homme se sent isolé, dans un isolement complet; on a l'impression qu'on s'est perdu après avoir erré dans cette forêt immense, faute d'horizon et de moyens d'orientation. Le champ visuel se limite à quelques mètres; l'ombre géante et épaisse, aussi bien que la solitude sont pour lui, bien plus que la nuit, de mauvais conseillers; elles réveillent en lui des passions obscures et le poussent vers le mal parce qu'elles lui promettent une discrétion complète et lui offrent un refuge sûr.

Et en effet, les habitants de Valtos sont de vrais loups, des fauves comme les appellent leurs voisins Xéromérites. Les jeunes gens sont silencieux, audacieux, puissants, rudes et n'ont qu'un idéal: devenir kléftes, c'est-à-dire en révolte ouverte contre la tyrannie des Turcs. Ils ont comme modèle Christos Milionis, le plus ancien kléfte qu'ils connaissent. Ils ne visent qu'à se saisir de l'armatoliki. «Donnez-nous vite l'armatoliki, dit la chanson populaire, autrement nous nous élançons comme les loups».

Les Turcs prennent soin de pas les exciter. Ils les organisent en corps d'armatoles et les chargent de surveiller les régions montagneuses qui s'étendent de l'Épire jusqu'à Agrapha. Mais souvent les habitants de Valtos se soulèvent contre les Turcs, soit parce qu'on néglige de leur payer leur solde, soit parce que les Vénitiens les poussent à retourner les armes contre le dominateur. Ils n'hésitent jamais quand il s'agit de prendre les armes, car les ravins et les forêts de leurs régions constituent pour eux des abris sûrs. Des mercenaires Albans au service des Turcs tâchent en vain de pénétrer jusque dans leurs refuges pour les exterminer. La population met le feu aux pauvres cabanes et tandis que celles-ci sont la proie des flammes, elle court se cacher au fond des forêts. Ainsi les ennemis affrontent un rival invisible qui, caché dans le feuillage, suit tous leurs mouvements et se présente devant eux, dans des places importantes, pour les surprendre.

Ces anomalies et ce brigandage sont très fréquents dans la région de Valtos. Pour cette raison, les habitants vivent toujours les armes à la main, dédaignant les travaux ordinaires des champs, qu'ils considèrent comme une occupation qui ne convient qu'aux seuls rayas. C'est ainsi qu'ils n'ont même pas de quoi se nourrir et, sous-alimentés, ils meurent souvent atteints de fièvres paludéennes.

Les habitants de Xéroméro sont de caractère plus pacifique et leur terre au surplus moins sauvage. Les Xéromérites sont fiers, inquiets par nature, courageux et généreux; ils se distinguent par le sentiment de l'honneur qui, chez eux, est très poussé.

Les traits de leur visage expriment la beauté et la noblesse, leur taille est élancée et élégante et leurs manières sont simples. Là aussi, comme dans la région de Valtos, les habitants qui n'ont pas émigré vers les îles Ioniennes sont obligés de mener, pendant quatre cents ans, une vie troublée, toujours sur le qui - vive, les armes à la main soit comme armatoles, soit comme kléftes bien que la terre fertile puisse les nourrir.

La région montagneuse d'Agapha et d'Aspropotamos que prolonge l'Acarmanie sert aussi de refuge aux populations helléniques, durant les derniers siècles de l'époque byzantine et surtout après la prise de Constantinople. Agapha, selon une source, est alors complètement inaccessible et inconnue. Il n'y a pas de voies d'accès à cause du caractère sauvage de la région; ce lieu, en effet, n'est pas favorable à la construction de villages et ne peut loger ni hommes ni même des animaux domestiques. Mais les chrétiens s'y réfugient pour éviter les poursuites des Turcs qui ont lieu de temps à autre. C'est ainsi que quelques - uns s'y installent et y demeurent. Certains de ces villages, comme Phournas et Vraniana, présentent même longtemps après, outre une évolution économique, un progrès culturel, voire même, une augmentation de sa population.

Cette région, paraît - il, est une des premières dans laquelle se présente le problème d'une région surpeuplée, et l'émigration qui s'en suit en est une conséquence directe.

2. Les populations des régions helléniques, obligées de se réfugier sur les montagnes doivent y rester longtemps, car le danger n'est pas seulement momentané. Il leur faut donc penser à une installation définitive. C'est ainsi que leur refuge provisoire devient un lieu d'installation définitif.

Les nouveaux villages et bourgs se construisent au pied ou sur les pentes des montagnes ou encore sur les plateaux. S'ils se trouvent près de la mer, on prend soin de les construire à une distance d'au moins d'une ou de trois heures loin du rivage. L'endroit où le village se construit donne l'impression d'un isolement volontaire. Et c'est, justement pour cette raison, qu'on trouve rarement dans ces régions des restes d'habitats plus anciens. Le facteur de la communication qui joue un rôle considérable au choix du lieu d'habitation n'intéresse pas les réfugiés, ou plutôt il ne les intéresse qu'au point de vue négatif. Plus le lieu est éloigné, plus il répond aux désirs des rayas. Le nouvel habitat présente en général le caractère d'un refuge naturel.

Mais si par l'isolement on donne une solution provisoire au problème de la liberté, un autre problème plus redoutable encore reste à résoudre, celui de l'alimentation. Là, dans ses retraites, le peuple grec affronte pour la première fois, sans doute, un problème aussi grave que celui de sa survie. Nous touchons une étape tragique et obscure de l'histoire en ce qui concerne les efforts angoissants des réfugiés devant la nécessité de se procurer l'indispensable à leur subsistance. Quand on aura bien étudié ce point, on saisira mieux combien le peuple grec toucha de près la catastrophe. Les premiers éléments que les Grecs doivent assurer ce sont leur sûreté et l'eau. Puis il leur faut trouver des terres ou des lopins de terre cultivables, des forêts et des pâturages; plus ces terres sont nombreuses plus ils ont l'espoir de s'y installer définitivement.

Braudel dans son oeuvre classique sur la « Méditerranée » écrit, quand il parle des habitants du bassin méditerranéen: « La vie y est possible, non facile. Quelle peine, en effet, n'exige pas le travail agricole sur ces pentes où l'on ne peut guère employer les animaux domestiques? C'est à la main qu'il faut travailler les champs caillouteux, retenir, indéfiniment la terre qui s'échappe et glisse le long des pentes; le cas échéant la remonter jusqu'au sommet ou la soutenir par des murettes de pierres sèches, entre lesquelles s'étagent les cultures. Pénible travail, et sans fin! S'arrête-t-il un instant, la montagne retourne à sa sauvagerie primitive: tout est à refaire ».

Dans ces régions montagneuses le problème de l'existence des Grecs atteint son point culminant. Ecrasés par la nécessité implacable les habitants se livrent à une lutte acharnée pour s'assurer les moyens d'alimentation et s'adapter aux nouvelles conditions de vie.

Durant l'hiver, quand la mort étreint toute chose, la vie devient extrêmement difficile. Les habitants doivent s'approvisionner en bois et en vivres et rester, quelquefois des mois durant, éloignés du reste du monde, au milieu des neiges et par tous les temps. Pour vivre, il leur faut trouver des moyens qui leur permettent de faire face à ces difficultés. Mais par contre cette nécessité qui les oblige à se débrouiller a des résultats bienfaisants, puisqu'elle favorise puissamment le développement de leurs capacités physiques et intellectuelles.

La nouvelle ambiance naturelle et les besoins de la vie de tous les jours créent, comme il est naturel, d'autres manières de vivre, d'autres coutumes et moeurs. Ainsi, par exemple, des populations qui habitent la plaine et qui s'occupent d'agriculture, se transforment en hommes de montagne ou en marins et s'occupent soit d'agriculture et d'élevage, soit d'élevage seulement; ou encore ils mènent la vie d'artisan ou de marin. Les habitants, par exemple, de Kataphyuion, pressés par la nécessité deviennent bûcherons, menuisiers ou é-

leveurs d'animaux. Le besoin de se procurer le nécessaire à la vie les fait courir en tous lieux où ils pourront couper ou scier du bois, dans l'Olympe, Cassandre, le Mont Athos. Très souvent ils voyagent même jusqu'à Smyrne ou Alexandrie pour pouvoir vendre leur bois. Les hommes sont tous absents de leurs villages et ce n'est que deux fois par an, à l'occasion des grandes fêtes, qu'on les revoit chez eux, pour quelques jours, au milieu des leurs.

3. Cette retraite vers les régions montagneuses provoque des lacunes démographiques considérables dans les plaines; car les populations se concentrent sur les montagnes, autant que celles-ci peuvent en nourrir. L'analogie normale de la répartition des populations helléniques dans les différentes régions sont en raison inverse, chose constatée aussi dans d'autres pays balkaniques se trouvant sous la domination turque. Les Turcs habitent en général la plaine; tandis que les Grecs, la montagne. Cette dispersion irrégulière et cette répartition inégale de la population séparent les Grecs, les isolent les uns des autres et les éloignent des voies de communications principales; ainsi le particularisme, phénomène qui caractérise l'histoire des populations helléniques dès les temps les plus reculés, s'accroît encore davantage.

Naturellement, cet isolement involontaire provoque une régression de la civilisation et par suite un retour à l'état sauvage. Mais en revanche, là-haut reste pure la tradition populaire tant dans le domaine culturel que dans le domaine artistique, et, sous l'influence de facteurs plus ou moins favorables, se développe et crée des œuvres considérables. C'est dans ces bourgs et ces villages montagneux qu'on doit étudier les origines des divers aspects de la civilisation populaire de la Grèce moderne.

Les circonstances de vie, extrêmement difficiles sur les montagnes, poussent les habitants à exploiter d'une manière intense les ressources naturelles de leur région: l'agriculture dans un cadre d'ailleurs limité, l'élevage, le travail de la laine et le tissage des étoffes de laines, le défrichement des terres boisées. Durant cette lutte pour la survie seuls les plus forts biologiquement survivent. Car, il faut bien le dire, seuls les hommes les plus vigoureux, les plus entreprenants, les plus courageux se retirent et survivent sur les montagnes, tandis que les faibles restent d'habitude comme serfs dans les fermes des Turcs; ces derniers disparaissent peu à peu par suite de diverses causes, la sous-alimentation, les épidémies terribles, les invasions des troupes en désordre et en général à cause de leur misérable état de vie. On peut dire donc que sur les montagnes se réalise une sorte de sélection physique de la race hellénique. Là-haut les Grecs se mélangent; se forment ainsi de nouvelles populations montagnardes qui ne sont pas seulement en contraste avec les populations qui habitent les plaines, mais elles présentent une différence radicale et s'en distinguent par

la conception de leur façon d'agir. Le contraste qui existe entre eux et les habitants de la plaine ne doit pas être attribué seulement à la différence du milieu, mais surtout à leur attitude opposée en face des dominateurs, comme le dit très bien la chanson populaire :

*Dans les villes et les plaines habitent les esclaves qui vivent avec les Turcs.
Les hommes courageux préfèrent être logés dans les gorges et les déserts.
Vivre, plutôt près des fauves, et non pas avec les Turcs.*

Il nous faut tenir compte de l'importance historique de cette opposition si nous voulons nous faire une idée exacte de la vie des Grecs durant la domination turque. Nous n'avons pas d'exemple de village ou de bourg situés dans la plaine qui évolue ou se développe dans le domaine économique et culturel sans la faveur de nombreux privilèges qui protègent la vie, l'honneur et la fortune des habitants : Tirnavos de Thessalie en est un exemple frappant.

Par contre, de nombreux villages de montagne ou encore de petites îles présentent des preuves évidentes de progrès et de civilisation ; car dans ces régions l'aspiration profonde des habitants vers un avenir meilleur, dans un milieu libre, réveille et mobilise en eux les forces créatrices qui sommeillent au fond de leur âme. C'est dans ces régions montagneuses que nous trouvons concentrés les forces vitales du nouvel Hellénisme, les noyaux de sa renaissance future.

Les montagnes préservent le peuple hellénique de l'anéantissement et de la dégénération. C'est de là - haut que se répand le souffle de la liberté. Le nombre croissant de nouveaux habitants vers ces refuges montagneux continue pendant toute la durée de la domination turque, surtout durant les époques que troublent des rébellions grecques.

Ce repli vers des massifs montagneux ne dispense les fugitifs de l'oppression écrasante des Turcs que d'une manière provisoire. Les dominateurs après leur installation définitive dans les terres helléniques et l'affermissement de leurs conquêtes ne tarderaient pas à compléter l'oeuvre inachevée de leurs ancêtres, c'est - à - dire d'arracher aux rayas désespérés, même leurs derniers refuges sur les montagnes. D'ailleurs, avec le déclin de l'Empire ottoman, le manque de sécurité, surtout dans les régions du Nord, vers la fin XVI^e siècle et au début du XVII^e, commence à se faire sentir.

C'est alors que de nombreux habitants des régions montagneuses, pris de désespoir, passent à la religion ottomane ou émigrent aussi bien à l'étranger que dans d'autres régions de l'Empire ottoman. D'ailleurs la fuite des populations vers des régions plus sûres est due, en grande partie, au fait que, durant le XVI^e - XVII^e siècles, la population a augmenté par suite d'une forte

natalité et de l'afflux de Grecs qui viennent des régions se trouvant en pleine anarchie ou en état de guerre.

C'est ainsi qu'à partir de la moitié du XVI^e siècle un flot humain, une suite ininterrompue de transmigrations et qui va s'intensifiant, force les Grecs à délaisser leurs montagnes, pauvres et stériles, et à chercher ailleurs fortune, soit seuls, soit avec toute leur famille. Cette fois - ci, il s'agit bien là d'un déplacement qui se fait en sens inverse de celui qu'on a constaté durant les premiers siècles de la domination turque. Des hommes courageux, à la recherche de lieux de résidence plus sûrs ou de meilleures conditions de vie, descendent vers des régions plus basses, vers les plaines et en général vers les centres petits et grands de l'Empire ou encore de l'étranger. Des caravanes de paysans, de commerçants et d'artisans marchent, pleins de confiance en eux - mêmes, vers des horizons plus vastes, vers un avenir meilleur.

BIBLIOGRAPHIE

- Anastassiadi Sophie*, Pinde, Athènes 1955 (en grec).
Braudel F., La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II, Paris 1949.
Chesneau Jean, Le voyage de Monsieur d'Aramon. «Recueil de voyages etc» t. 8, Paris 1887.
Cousinéry E. M., Voyage dans la Macédoine, t. 1 - 2, Paris 1832.
Fauriel C., Chants populaires de la Grèce moderne, t. 1 - 2, Paris 1824.
Giannopoulos N. I., Phthiotis médiévale et ses monuments. «Deltion Istorikis kai Ethnologikis Etaireias» 8 (1922) pp. 5 - 93 (en grec).
Giannopoulos N. I., Les monastères byzantins près de Démétrias. «Epetiris Etaireias Byzantinon Spoudon» 1 (1924) pp. 210 - 240 (en grec).
Gounaropoulos N. I., Histoire de l'île d'Eubée depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, Thessalonique 1930 (en grec).
Heuzey L., Le mont Olympe et l'Acarnanie, Paris 1860.
Heuzey L., Excursion dans la Thessalie turque en 1858, Paris 1927.
Kontonassios S., De l'histoire ancienne de Vassilikos (Tsaraplana). «Epirotiki Estia» 1 (1952) pp. 800 - 803 (en grec).
Krystallis G., Oeuvres Complètes, édit. G. Valéas, t. 1, Athènes 1959 (en grec).
Michalopoulos F., Kosmas l'Étolien, Athènes 1940 (en grec).
Moschopoulos Nicéph, La Grèce d'après Evliya Tchélébi. «Epetiris Etaireias Byzantinon Spoudon» 14 (1938) pp. 486 - 514 (en grec).
Nitsos Nic., Monographie sur le bourg épirote de Tsamanda, Athènes 1926 (en grec).
P.A.S., Parga, Athènes 1861 (en grec).
Pharmakidis E. G., Larissa, Volo 1926 (en grec).
Philimon J., Essai historique sur l'Hétairie, Nauplie 1834 (en grec).
Sissilianos D., Makrinita et Pélion. Histoire - Monuments - Inscriptions, Athènes 1939 (en grec).

- Skopétéas S. H.*, Documents privés de la Magne occidentale des années 1547 - 1830. «Epetiris tou Archeiou Istorias Ellenikou Dikaiou» 3 (1950) pp. 60 - 117 (en grec).
- Sotiriou G. A.*, Monuments byzantins de Thessalie des XIII^e et XIV^e siècles. «Epetiris Etaireias Byzantinon Spoudon» 5 (1928) pp. 349 - 375 (en grec).
- Wace J. B. - Thompson M. S.*, The nomads of the Balkans, London 1914.
- Zossimas Esfigmenitis*, Sur Hagia ou Hagya. «Prométheus» 1 (1885) pp. 6 - 12, 16 - 19 (en grec).
- Vacalopoulos Apost.*, Recherches historiques à Samarina de la Macédoine occidentale. «Grégorios Palamas» 21 (1937) pp. 316 - 323, 363 - 369, 424 - 438 (en grec).
- Vacalopoulos Apost.*, Histoire du Nouvel Hellénisme, t. I, Thessalonique 1961 (en grec).
- Vrettos M. P.*, Une tentative de soulèvement en Magne au XVII^e siècle. «Ethnikon Emerologion» 6 (1866) pp. 197 - 203 (en grec).

Université de Thessalonique

A. E. VACALOPOULOS